

# 1

**Lundi 12 janvier 1998 – 23 h 09**

Je n'étais pas couché depuis plus d'une minute lorsque me parvint un menu craquement, et deux secondes me suffirent pour réaliser que je n'avais pas éteint mon talkie-walkie de service. Il était en cours de rechargement, à moins de cinq mètres de là. J'envisageai d'aller tourner le bouton, mais y renonçai aussi vite, et ce pour plusieurs raisons. Une, Sue dormait déjà, auprès de moi, et je ne voulais pas risquer de la réveiller. Deux, le léger bourdonnement de la standardiste au travail avait quelque chose d'apaisant. Je l'entendais ronronner, si bas que je ne pouvais distinguer ses paroles. Une vraie berceuse. Trois, j'étais simplement trop crevé pour me sortir du lit.

J'allais carrément plonger dans le sommeil quand la coordinatrice éleva la voix. Elle parlait vite et elle parlait fort, même si je n'arrivais toujours pas à comprendre ce qu'elle disait. Je me redressai sous la couette et tendis l'oreille. Peine perdue, d'où j'étais. Alors, je rejetai la couverture et me propulsai, pieds nus, jusqu'au petit poste de radio. Juste à temps pour entendre la déclaration de Vingt-Cinq, qui devait se trouver quelque part dans un rayon de quatre à cinq cents mètres de chez moi.

– Appel reçu, Vingt-Cinq. Qu'est-ce qui se passe ?

– Ici, Vingt-Cinq. Cinq et Neuf ont pris en chasse un suspect de cambriolage, sur la vieille route de la Grange.

Je savais ce qui allait suivre, et j'allongeais la main vers le téléphone quand il se mit à carillonner :

– Demande d'assistance. Lamar m'a dit de t'appeler parce qu'il va falloir enquêter sans doute sur un cambriolage. Ils sont après le suspect depuis le virage d'Hellman, et ils...

– OK, le temps de m'habiller, je prendrai les détails quand je serai dans ma voiture...

– Dix-quatre.

La standardiste-coordinatrice était nouvelle, et les nouveaux ont toujours tendance à user et abuser du code dix, au téléphone. Mais elle ajouta, en clair :

– Sans oublier le caleçon long. Il fait un froid de canard.

– Merci !

Je raccrochai là-dessus, alors que Sue marmonnait :

– C'était qui ?

– Faut que j'y aille. Ils poursuivent un type et ils ont besoin de renfort.

En sortant un caleçon de mon tiroir. Plus deux paires de chaussettes.

– 'Bille-toi très chaud, me conseilla Sue, prête à se rendormir.

– Ouais.

Le temps de passer mon pantalon d'uniforme accroché près de la tête du lit, avec le ceinturon porteur de tous les accessoires. Suivi des bottes prélacées, du T-shirt de jersey à col roulé et de la chemise réglementaire. Le tout enfoncé, debout, sous le pantalon, et complété par le bon gros chandail de laine. Moins de trois minutes après le coup de fil.

Sur le chemin de la porte de derrière, je cueillis mon flingue à sa place habituelle. Y glissai un chargeur. Ramenai la culasse en arrière pour introduire une balle dans le canon. Poussai la sûreté. Fourrai l'arme dans son étui. Raflai le talkie-walkie et la torche électrique, à droite de la sortie. Quand j'ouvris la porte, j'eus l'impression de me heurter à un véritable mur de glace.

– Merde !

Je tirai sur la manche de mon pull pour protéger mes doigts de la poignée de portière. Même à l'intérieur du garage, il n'aurait pas été prudent, par un temps pareil, de la saisir à main nue. Le moteur démarra sans histoires. Je retournai débrancher le chauffage de la voiture et pressai le bouton d'ouverture de la porte.

Assis à mon volant, je déclenchai les dégivreurs avant et arrière, réglai la température au plus haut, allumai les phares blancs, les clignotants rouges, et démarrai en marche arrière.

–... sur la route Willims... mais pas certain... annonça la radio lorsque je me branchai sur le canal de communication.

Sauf erreur, c'était la voix de Cinq. Je m'emparai de mon micro pour informer le standard que j'étais à pied d'œuvre. Solide au poste.

– Trois, dix-huit. Comm, où a-t-on besoin de moi ?

Avec la chance de mon côté, je pourrais prendre la tête de la poursuite, depuis Maitland, au lieu de me retrouver en queue de cortège.

– Reste en attente, Trois, riposta la coordinatrice.

Elle n'avait pas le choix. Moi non plus, puisque j'étais déjà au grand carrefour, à la sortie de Maitland, et ne pouvais qu'y attendre d'autres instructions. Agaçant, mais le moyen d'y couper ? J'en profitai pour boucler ceinture et baudrier de cuir. Tandis que le standard s'informait :

– Cinq ? Quelle direction Trois doit-il prendre ?

Le coup de pot, c'était que Cinq soit assez proche pour qu'on puisse s'entendre en direct, sans que la coordinatrice ait à répéter nos paroles.

– Dis-lui de piquer droit au nord, vers le carrefour des routes Whiskey et Victor. Puis vers l'ouest, par la transversale du comté.

Je me dépêchai d'intervenir :

– Trois en direct, Cinq.

– Au poil. Je suis derrière ce crétin depuis une douzaine de bornes. Je ne le vois plus, mais je suis ses traces et son nuage de poudreuse.

– Dix-quatre.

Ce n'était pas ma première expérience du genre. Avec de la neige fraîche, on perd d'abord les feux arrière du gibier en fuite. La neige s'y accumule, et ils disparaissent rapidement. Sans parler du nuage de poudreuse, selon le mot de Cinq, qui masque jusqu'à la réverbération de ses phares. Heureusement que la piste tracée permet de foncer à sa suite. Pas trop fort, malgré tout, pour ne pas risquer de l'emplafonner à grande vitesse. Une précaution qui tend à augmenter l'avance acquise par le suspect.

Je posai la question, et Cinq répondit :

– Sans doute pas plus de deux kilomètres. Je tape le cent, mais c'est dur de rester sur la route. D'après ses traces, il dérape à mort dans les virages. Alors, il doit rouler à peu près pareil.

– Dix-quatre. Où est Neuf ?

Une autre voix bien connue intervint :

– J'ai essayé de l'intercepter, mais je l'ai loupé. Maintenant, je suis derrière Cinq.

Autrement dit, plus dans la course. Dommage.

– Cinq ? J'ai une chance d'atteindre avant le suspect le carrefour de la ferme Ullan ?

– Possible. Pas sûr, mais possible.

J'étais encore sur des routes pavées, à l'inverse des chaussées de gravillon où se déroulait la poursuite. Je poussai jusqu'à plus de cent trente, en ligne droite. Mais pas question de maintenir cette allure dans les virages en descente.

J'avais une bonne chance de m'intercaler dans le cortège, et j'ai horreur de ça. Rien de plus moche que de « poursuivre » quelqu'un qui vient peut-être à votre rencontre. Mais il fallait courir le risque. Sinon, le suspect passerait dans le comté d'Ossain dès qu'il atteindrait la chaussée en dur.

Je dis à Marsha, sur le canal Info :

– Trois, Comm. Vois si le comté d'Ossain a une voiture qui circule dans le secteur.

Quelques secondes plus tard, j'avais le carrefour sous les yeux, au pied d'une longue pente rectiligne. Rien en vue, sinon la lumière extérieure, dans la cour de la ferme.

– Trois dans la descente vers la ferme Ullan. Rien à signaler.

– Ici Cinq, Trois. Il ne doit pas être loin, puisque je viens de passer la carrière.

La carrière n'était guère à plus de cinq bornes de la nationale.

– Dix-quatre, Cinq.

Je me garai sur le gravillon, en marge de la chaussée pavée.

– Tu as quelque chose de précis sur ce type ?

Sous la rubrique gravité de l'infraction commise. Cinq me comprenait à demi-mot.

– Ben... non, rien de précis, Trois... ben, je l'ai vu et je lui ai fait signe de stopper, tu vois... Ben, il a écrasé le champignon...

Ses « ben » me disaient surtout qu'il se concentrait sur sa conduite.

Nom de nom. Je reculai un peu, pour laisser au suspect la place de passer, même en dérapage. Bloquer le chemin n'est autorisé que si le fuyard s'est rendu coupable d'une infraction grave. Je mis pied à terre, mon fusil au poing. Pas le moment de sortir mon anorak, je m'attendais à ce que le type me tombe dessus d'une minute à l'autre ! Je me contentai de mon gilet fourré, style doudoune. Bon Dieu, on se les gelait, dans le secteur ! J'enfilai mes gants avant d'armer mon fusil de calibre douze, et me postai près de ma malle arrière. Inutile de m'exposer au carambolage si jamais il ripait dès son entrée dans le carrefour.

Le col de mon chandail relevé jusqu'aux yeux, je n'entendais plus que le ronronnement de mon propre moteur tournant à vide. Pas de lune, ou pas encore levée. Des étoiles partout. Des millions de points lumineux. Fixes comme ils savent l'être dans l'Iowa quand il fait si froid que même la buée de la respiration se congèle sur place.

Puis un sourd grondement naquit au fond de la nuit. Soulignant la plainte des pneus qui crissaient dans la neige fraîche. La pou-

dreuse agglomérée recouvrait ses phares. Il ne distinguait sans doute pas grand-chose, en dehors de mes propres phares immobiles. Je l'aperçus de justesse, au passage, tandis qu'il dérapait en zigzag à travers le carrefour, probablement déboussolé par l'apparition soudaine de mes lumières clignotantes. Perdant tout contrôle, il franchit la berme et capota lourdement dans le fossé, au sein d'un jaillissement de glace pulvérisée.

J'annonçai dans mon talkie-walkie :

– Il est là. Planté net. Au croisement.

Je marchai rapidement vers le véhicule sinistré. Par-dessus la neige accumulée contre les vitres, je voyais s'agiter quelqu'un qui tentait d'ouvrir sa portière. Pas gagné, vu la façon dont il s'était encastré dans le fossé en piquant du nez.

Debout sur le bord de l'excavation peu profonde, je regardai la portière s'ouvrir. Se refermer sous la pression de la neige. Se rouvrir un peu plus et claquer encore. Finalement, je collai le canon de mon fusil dans l'entrebâillement.

– Suffit ! Baisse-moi cette vitre !

Il s'arrêta aussitôt. Cogna plusieurs fois contre la vitre pour décoller la neige. Avant de tourner la manivelle en braillant :

– Je me rends ! Je me rends !

Penché vers le visage maigre, effrayé, qui me faisait face, je constatai :

– Fred ! C'est toi, Fred ?

Et j'eus en réponse :

– C'est vous, monsieur Houseman ?